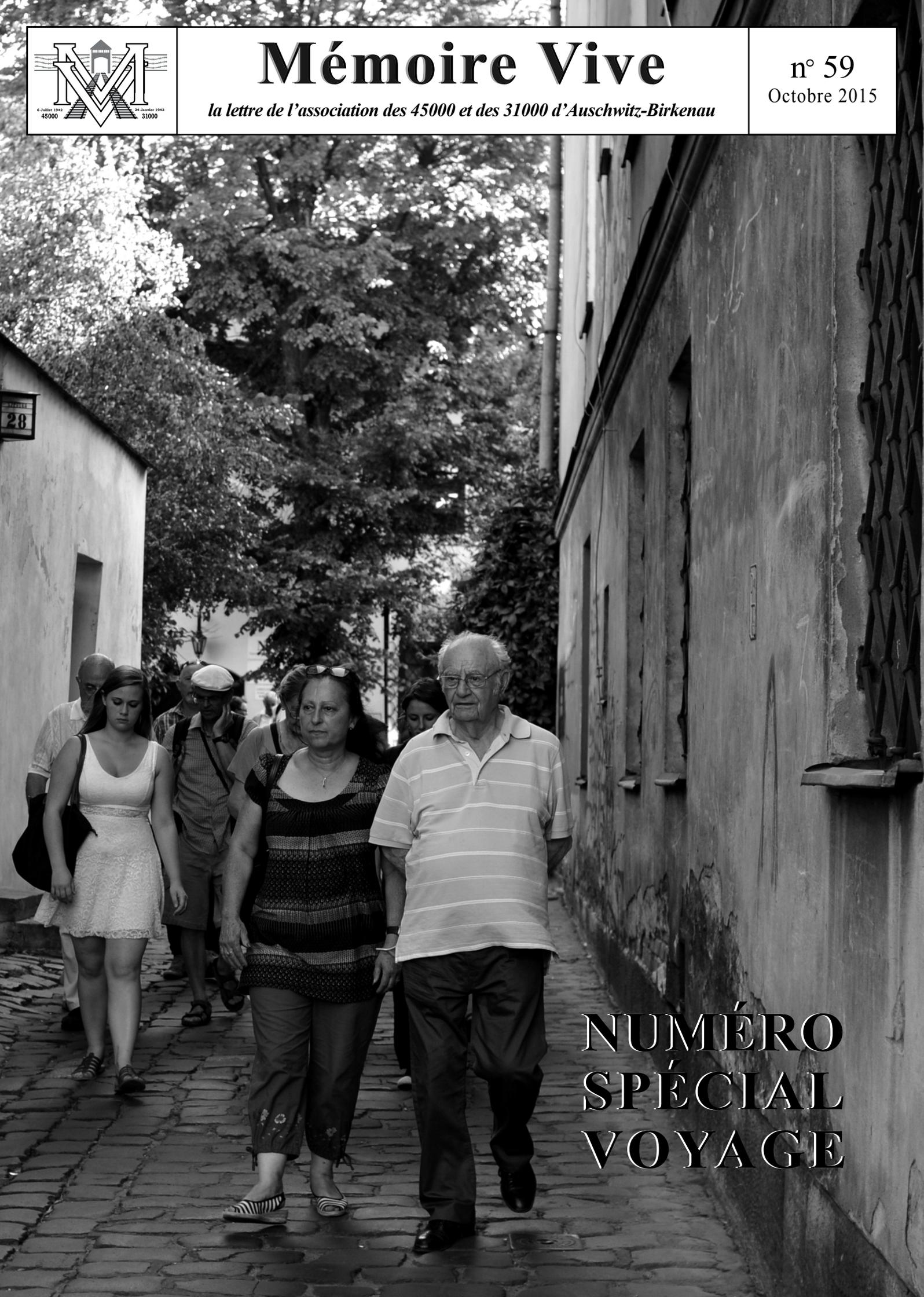


Mémoire Vive

la lettre de l'association des 45000 et des 31000 d'Auschwitz-Birkenau

n° 59
Octobre 2015



NUMÉRO
SPÉCIAL
VOYAGE

Éditorial

Quelques jours en juillet

Le voyage à Auschwitz-Birkenau est un des moments clés de l'association Mémoire Vive. Ce voyage favorise la rencontre sur les lieux de la déportation des témoins survivants, de leurs familles et aussi des personnes qui souhaitent connaître mieux le fonctionnement et l'univers de ces camps. Ici nous n'écrivons pas un voyage mais Le voyage, chaque voyage est unique, dans sa découverte et dans son événement. Les lieux restent presque inchangés dans leur structure atroce, leur scénographie horrible, mais à chaque fois, de nouvelles images, et informations viennent s'ajouter à notre connaissance des faits, ce qui prolonge inlassablement la connaissance de la mémoire de la déportation.

Ce bulletin est réalisé entièrement par les jeunes de Mémoire Vive, il regroupe les textes, les témoignages et les ressentis des participants. Nous remercions toutes les personnes qui ont permis notre participation à ce voyage en le prenant en charge financièrement. Au cours de ce voyage nous avons pu vivre et partager des moments intenses. Cette association ne regroupe pas seulement les familles des 45000 et des 31000, des amis des déportés, des amis des familles, mais c'est une famille en elle-même, une famille un peu étrange où tout le monde est frère et sœur, c'est une famille soudée et qui combat comme ses aînés ont pu le faire la montée des extrêmes et la haine de l'autre, pour la tolérance et la liberté.

Nous avons été tous frappés à notre arrivée au Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau par la masse touristique commerciale et par leurs comportements : photos, selfies que l'on prend sous le portail d'entrée d'Auschwitz, bouteille d'eau que l'on se vide sur la tête devant les vitrines, coups de fils en plein Birkenau... Personne ne peut venir ici, ne peut aller à Auschwitz-Birkenau en touriste, pour visiter "the place to be" (l'endroit où il faut être) comme on dit chez les jeunes. Non. Nous avons été pour la plupart attristés par la vision des agences de tourisme et des touristes – et non pas des visiteurs – présents dans Auschwitz et Birkenau, qui mangent, téléphonent, fument et osent prendre des poses lascives devant le portail d'Auschwitz, dans le camp même ainsi qu'à Birkenau mais dans une moindre mesure.

Ce voyage a été, de plusieurs façons, fort en émotions : nous vous invitons à vivre ou



à revivre ces quelques jours qui nous ont permis d'imaginer ce que les camps ont pu être, ce que les déporté-es ont pu vivre.

Nous avons voulu ce bulletin presque aussi puissant que ces quelques jours passés tous ensemble.

**Romain Bazot-Allaire,
Catherine Kamaroudis,
rédacteurs en chef**



NDLR : Ce bulletin étant fait par les d'jeunes, nous nous excusons par avance si parfois ils dépassent un peu le cadre de nos bulletins habituels...



Émotions partagées...

Un voyage émouvant et instructif

7 h du matin, ce vendredi 3 juillet 2015 : l'aéroport est calme. Quelques personnes consomment café et croissants, d'autres déambulent.

8 h30 : l'heure du rendez-vous. Nous ne connaissons personne mais nous saurons bien reconnaître les responsables de l'association « Mémoire Vive des convois des 45000 et des 31000 d'Auschwitz-Birkenau ». Puis tout s'enchaîne. Je retrouve Monsieur Devaux accompagné de sa fille et de son arrière-petite fille. Plusieurs personnes semblent se connaître. Le groupe est au complet, soit une trentaine de personnes.

Samedi 4 Juillet : 6 heures du matin. Le réveil sonne déjà. 6 heures 30 : petit déjeuner. 7 heures : Rendez-vous dans le hall. Je tiens le timing... et ce sera comme cela durant les trois jours de voyage. Je ne sais pas encore comment je vais vivre ces visites des camps d'Auschwitz et de Birkenau. Les documentaires, les films, les interviews m'ont appris beaucoup de choses mais là, je suis sur place et ma perception sera certainement différente.

Effectivement, je suis consternée par tant de cruauté, submergée par la tristesse, la colère, la révolte, surtout à Birkenau. Je ne sais pas pourquoi plus à Birkenau qu'à Auschwitz. Peut-être parce que nous sommes

arrivés tôt et qu'il n'y avait pas d'autres groupes ; peut être par la véracité des textes lus durant notre parcours. À Auschwitz il y avait déjà beaucoup de visiteurs et la configuration du site n'est pas la même non plus. Birkenau, c'est immense. Des baraquements à perte de vue, même si beaucoup ont été détruits après la guerre, sans aucune condition d'hygiène et encore moins de confort - Cinq à six personnes par lit d'1.50 mètre de large, superposé sur trois étages dont le dernier repose presque sur de la terre battue. Pas d'arbres à l'entrée du camp - il faut attendre d'être vers le bâtiment du "Kanada" et vers les ruines des chambres à gaz pour avoir des arbres. Des lignes de chemin de fer rectilignes qui mènent à la mort... Des hommes, des femmes, des enfants s'entassaient là dans des conditions inhumaines. Et, en ce samedi de juillet où il fait chaud, très chaud, je ne peux m'empêcher de penser à eux qui vivaient là sous un soleil "cuisant" l'été, et un froid glacial l'hiver.

Comment ces personnes ont-elles pu survivre à cet enfer pour celles qui en sont revenues ?

Comment des hommes ont-ils pu concevoir une telle barbarie ?

Je pense entre autres, à ces minuscules cachots à Auschwitz, dans le

block 11 où quatre prisonniers, par mesure de sanction et mesures disciplinaires, étaient enfermés ensemble durant dix nuits après des journées harassantes de travail. Ils dormaient debout, ne pouvant s'allonger compte tenu de l'exiguïté des lieux dans lesquels ils devaient rentrer par une petite porte les obligeant à y pénétrer à quatre pattes.

Comment leurs tortionnaires ont-ils pu accepter d'appliquer des méthodes de répression aussi inhumaines qu'inacceptables ?

Comment ne pas penser que la mort pouvait être une délivrance dans un tel enfer ?

Enfin, comment me serais-je comportée dans une telle situation ? Aurais-je eu le courage de combattre, de résister comme certains l'ont fait ou me serais-je laissée emporter par la tristesse et le chagrin, considérant la mort comme une perspective plus douce que cette vie de misère ?

Je ressens une profonde admiration pour ceux qui ont eu le courage de combattre, de résister, de mourir sans renoncer : "plutôt mourir debout que vivre à genoux". Je ressens un très grand respect pour ceux qui en sont revenus et qui ont décidé de faire connaître leurs conditions de détention et d'internement car avant ces camps, il y avait les camps d'internement comme celui d'Aincourt, situé en Seine et Oise (Val d'Oise) où la discipline était "de fer", il y avait les prisons, les camps de transit.

Oui, il fallait que le monde sache. Non, il ne faut pas oublier.

Mais dans ce monde si perturbé, où les hommes semblent ne pas vouloir se souvenir, peut-on croire que la paix soit un jour au service de l'humanité ?

Armelle Bourasseau Filopon



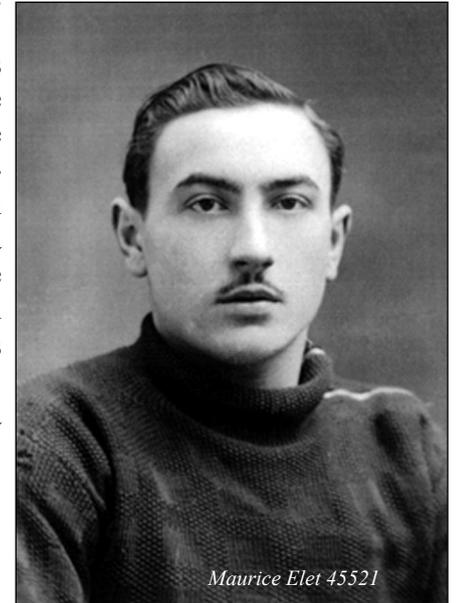
Émotion intacte

C'est la deuxième fois que je viens avec l'association en ces terribles lieux et j'en apprend toujours. Je suis toujours plus près du parcours dramatique de mon père, Maurice Elet 45521 et de ses camarades. L'émotion est intacte, voire plus intense, en compagnie de ma "famille"

que constitue Mémoire Vive. Est-ce l'âge qui me fait plus sensible à ces marques affectives prodiguées par cette jeunesse qui reprend le flambeau du souvenir ? J'allais parler de "chaleur" mais, pour cette fois, elle était aussi à l'extérieur et c'est aussi un témoignage de la nature à nous montrer ce que les températures extrêmes ont pu aider les tueurs-tortionnaires dans leurs basses œuvres. Combien de ces malheureux ont-ils été tués par l'insolation ou le froid extrême ? J'ai pu comparer, auparavant, un jour de Toussaint, où je suis venu à Birkenau. J'étais seul devant cette immensité, le blizzard portant les rafales de neige à l'horizontale. Non, personne ne peut venir là en "touriste" et en sortir indemne. Ces lieux à visiter sont inimaginables, réellement, lorsqu'on ne les trouve que dans les livres ou les documentaires.

Il faut y venir et revenir, ressentir ce besoin de le dire à tous et d'initier d'autres témoins à notre succession.

Raymond Elet, fils de Maurice Elet 45521



Deuxième voyage

Ce deuxième voyage à Auschwitz, a totalement été différent : ma perception des objets, des salles dans le musée qui est dans Auschwitz I et l'immense plaine de Birkenau avec ses baraques détruites que les camarades et moi-même nous avons vus ne m'ont pas paru pareilles qu'il y a deux ans. J'avais treize ans et je pense qu'à treize ans c'est compliqué de comprendre. Lors de la première fois à Birkenau je n'ai pas réussi à imaginer ces hommes et ces femmes dans leurs baraques avec les chiens, les SS et le contexte. Cette fois-ci, j'ai réussi à me l'imaginer.

Ma perception des choses et des lieux a changé grâce à ce que j'ai appris par le biais de ma famille ou lors des réunions avec Mémoire Vive, des échanges avec les membres de l'association : le plus gros que je connais sur la mémoire des camps m'a été inculqué par l'association et non par l'école de la République. Je pense que ce deuxième voyage a été plus impressionnant et instructif, plein d'émotions et a été beaucoup plus impressionnant que le premier. Ces voyages permettent aussi de

rencontrer de nouvelles personnes et de parler avec elles des raisons de leur venue et quels liens – ou pas – ils ont avec la déportation

J'ai choisi une image tristement célèbre, celle du portail d'Auschwitz avec la devise nazie "Arbeit macht frei", le travail rend libre : ce qui bien sûr est faux. Cette phrase que tous les détenus, entrant pour la première fois dans le camp, ou rentrant des travaux forcés voient, entourés de SS et de chiens qui aboient Cette porte par laquelle les 45000 sont entrés ainsi que leur camarades de la résistance internationale, et bien évidemment des déportés politiques, des otages et des juifs.

Ce portail me marque à chaque fois que je le vois, car il est l'un des symboles de la barbarie nazie infligée à leur ennemi, infligée à ces hommes et ces femmes au titre d'une idéologie raciste, destructrice et liberticide. Leur combat pour la liberté et leur idéal les a fait venir ici dans ces lieux de concentration et d'extermination par leur ennemi. Ces déportés se sont battus pour des valeurs humaines : Liberté, Solidarité, Fraternité et Amitié. Ces rescapés de cette horreur ont témoigné devant leurs

familles, devant un tribunal pour certains, devant leurs amis, dans des livres, et auprès des jeunes. En tant que jeune et arrière petit fils de déporté ainsi que de fusillés, j'ai été touché par leur combat pour notre liberté actuelle et leur bravoure.

Au quotidien j'essaie comme mes camarades de continuer à partager leur mémoire malgré le peu de choses que je connaisse sur la déportation et l'histoire de ces hommes et femmes.

Ce que je regrette, c'est qu'Auschwitz devienne un commerce qui marche :



plus d'un million de visiteurs sur les sept premiers mois de 2015. Cette année, il y avait beaucoup plus de visiteurs qu'il y a deux ans. Ce que je vois, c'est qu'Auschwitz devient une étape touristique d'un circuit de Pologne ou de Cracovie.

**Romain Bazot-Allaire,
arrière petit-fils d'Hélène Allaire
née Bolleau 31807
arrière-arrière petit-fils d'Emma Bolleau
née Laumondais 31806**



Portail d'Auschwitz

Pèlerinage à Auschwitz-Birkenau

Grâce à une exposition à Chaumont, à laquelle étaient présents Jean-Marie Dusselier et Fernand Devaux, j'ai pu connaître l'existence de l'Association Mémoire Vive. J'ai ainsi obtenu



Modélisation d'un wagon

quelques informations, concernant mon grand-père, Charles Burton, qui faisait partie des 45000, et qui est décédé à Auschwitz en septembre 1942. Mémoire Vive m'a ainsi permis en quelque sorte de partir en pèlerinage, sur les traces de cet aïeul que je n'ai jamais connu, et dont on ne parlait pas : lorsque j'étais jeune, je n'étais pas curieuse de cette période difficile qu'était la guerre, et je regrette vivement de ne pas avoir interrogé mes parents, aujourd'hui décédés. Là où j'ai été le plus impressionnée, c'est lorsque nous sommes entrés le matin à Birkenau : un camp immense avec ces baraquements et ces barbelés dans un silence pesant ... une boule me serrait la gorge. Je ne peux relater tout ce que nous avons vu et entendu. Les livres et les films relatifs à Auschwitz ne remplaceront jamais la visite de ces camps, et je suis fière d'avoir pu ainsi rendre hommage à mon grand-père.

Nouveau voyage à Auschwitz

Pour la troisième fois en présence de mon frère, mon fils et mon neveu j'ai retrouvé tous les amis de Mémoire Vive, ainsi que de nouvelles personnes, qui elles aussi voulaient découvrir ce que le nazisme avait engendré.

Terribles bâtiments (ceux du camp des femmes comme celui du camp des hommes) qui nous rappellent la souffrance de tous les déportés, leur vie à l'intérieur ou à l'extérieur et ceci par tous les temps. Au vu de toutes les photos et leurs explications les gorges se serrent et le silence s'impose.

Comment ne pas avoir les larmes aux yeux en découvrant toutes ces valises, ces cheveux et tout ce qui servait aux handicapés. Et puis le comble de l'horreur, découvrir les fours crématoires et connaître ces chiffres terribles. Les explications bien précises de notre guide nous relatant la triste vie dans ces camps, nous donne à réfléchir en l'avenir. C'est avec émotion que j'ai lu le témoignage de Marie Elisa



Birkenau

Cohen (31687) et savoir qu'à l'intérieur de son kommando (et des autres aussi) la solidarité et l'amitié prévalaient sur la dureté. La lecture des différents témoignages de déportés nous a fait ressentir ce qu'il s'était passé dans ces camps, et nous ont amené à les voir (surtout Birkenau) dans leur réalité.

**Daniel et Laurent Dusselier
Fils et petit-fils de Louis Dusselier 45317**

**Edith Buré,
petite-fille de Charles Burton 45316**

Pourquoi choisir d'aller faire un tour en enfer ?



Terre de Lorraine déposée sur la plaque commémorative par Marie Thérèse et François Armand

Le grand père de François, mon mari, faisait partie du convoi des 45 000 du 6 juillet 1942. Il s'appelait Louis Félix Armand 46 216 Le fils et l'épouse de ce déporté étaient donc respectivement le père et la grand-mère de François. Ni l'un ni l'autre n'ont su lui parler de l'événement qui s'est passé en 1942. Leur mutisme est pardonné, le sujet était trop douloureux ! Mais depuis sa plus tendre enfance, ce silence torture François, dans tout son être, comme s'il avait connaissance d'un film familial dramatique, sans avoir accès, ni au son, ni aux images... Sa grand-mère lui avait quand même expliqué le bruit des bottes dans les escaliers, très tôt le matin. Puis les pas s'arrêtant devant leur porte, annonçant l'arrestation de son époux. Son père n'avait qu'une douzaine d'années à l'époque. François n'a jamais osé l'interroger : il respectait l'émotion ressentie. Cette dernière était palpable chez ses aînés et l'héritage, bien lourd à porter ! Et nous voilà en Juillet 2015 ! Tous deux revenons de ce voyage organisé par l'Association Mémoire Vive. Les sens en éveil, nous avons découvert Auschwitz : nous avons vu l'endroit, ces baraquements alignés, les barbelés, les miradors. Être là où notre aïeul a fini sa vie, c'était comme partager avec lui un petit instant chargé d'émoi. Nous avons entendu la guide expliquer l'horreur. Nous avons partagé des témoignages avec les participants... La lecture de textes écrits par ceux ayant enduré la barbarie des camps était émouvante. Les dépôts de

gerbes ont également été des moments forts. Ils ont permis de rendre hommage à ces défunts. Notre peau a frissonné en imaginant le traitement animal infligé aux prisonniers. L'air chaud et confiné des cagnas n'a été qu'un échantillon de ce qu'ont éprouvé les condamnés, durant les chaleurs estivales...

Mais dans l'esprit de François, les questions en suspens depuis plusieurs décennies ont trouvé une réponse. Si son père et sa grand-mère ont été paralysés par la douleur, de son côté, François avait besoin d'agir, besoin de faire le deuil de cette histoire familiale. En résumé, il avait besoin de mettre des mots sur les maux. Il s'agit là d'une règle intemporelle, s'ajustant à de multiples situations. Sur une souffrance, déposer une couronne de douce vérité, pour soulager les âmes, même un peu... Il est revenu libéré. La frustration ressentie jusque là, a laissé place à une grande fierté pour ce grand-père qui a collaboré à résister contre l'ennemi.

Les offensives allemandes sont finies depuis soixante-dix années mais nos disparus restent vivants dans nos cœurs, car il y a quelque chose de plus fort que la guerre, plus fort que la mort, c'est notre affection et notre respect ... éternels.

**Marie-Thérèse et François Armand,
petit-fils de Louis Armand 46216**

Nous mettons nos pas sur leurs pas

Nous avons franchi le portail avec les terribles mots que nous n'osons lire. Fernand Devaux 45472 qui avait vingt ans en arrivant dans cet enfer, nous a rappelé que le 8 juillet 1942, 1175 hommes de son convoi sont passés, sous ce portail. Trois mois après, la moitié du convoi avait péri, 179 hommes seulement sont rentrés en France en mai 1945. Romain, 15 ans arrière petit-fils d'une 31000 et arrière arrière petit-fils d'une autre 31000 nous a rappelé lui le convoi des femmes du 24 janvier 1943.



Chaussures, Auschwitz

nous accompagnent avec Fernand, nous mettons nos pas sur leurs pas.

Le soleil de juillet est brûlant, même les cailloux du chemin sont brûlants sous nos sandales.

Nous marchons en silence dans ces lieux de torture et de mort. Comment oublier les souffrances de tous ces êtres humains qui ont foulé cette terre de Pologne ? Comment ne pas penser que des milliers d'hommes, femmes, vieillards, enfants - les enfants aussi - sont passés par ici ! Tous ceux-là avaient eu le malheur d'être nés juifs. C'était la sélection à la descente des trains à bestiaux, sous les coups des SS, et les aboiements des chiens, bons pour le travail ou bons pour la chambre à gaz...

Comment ne pas percevoir tous ces êtres humains, aux langues diverses venus de toute l'Europe, qui ont tant souffert sur ce chemin. Les rails de Birkenau nous montrent qu'ils arrivaient bondés directement dans le camp, nuit et jour. Les fours crématoires ne suffisaient plus à éliminer les cadavres de chaque jour, alors des êtres vivants étaient jetés dans les fournaises.

Auschwitz, le mur des fusillés, les blocks 11 et 25, les prisons où l'on ne pouvait se tenir uniquement debout, le portail.

L'immense, l'infinie plaine de Birkenau, les marais... Nous écoutons Fernand et notre guide à chaque point chargé

d'histoire. Nous imaginons ces corps décharnés par la faim et la soif, aux yeux effarés, cherchant - mais où donc ? - une lueur d'espoir pour survivre encore une heure, encore un jour ? Ils sont morts sans larmes.

Comment ne pas être fiers d'être les enfants, les arrières petits-enfants, les amis de ces hommes et de ces femmes qui ont donné leur vie ou combattu pour notre liberté ?

En 1936 certains d'entre eux s'étaient déjà engagés pour aller défendre la République en danger dans un autre pays que le leur, l'Espagne sous Franco. Le mot liberté avait pour eux son vrai sens et n'avait pas de frontières. Cinquante nations étaient venues secourir les républicains espagnols.

Notre association des 45000 et des 31000 nous a permis d'entendre les témoignages de ces hommes et de ces femmes qui ont survécu à cet enfer. Ils, elles, ont marqué notre vie.

Danielle Cavalli, fille d'Amadeo Cavalli 46227

Nous voudrions lire sur les murs de nos villes, les paroles de Charlotte Delbo 31661

Extrait du poème de Charlotte Delbo :

Prière aux vivants pour leur pardonner d'être vivants

Vous qui passez bien habillés de tous vos muscles comment vous pardonner ils sont morts tous (...)

Comment vous pardonner d'être vivants

comment comment

vous ferez-vous pardonner par ceux-là qui sont morts

Je vous en supplie faites quelque chose

apprenez un pas

une danse

quelque chose qui vous justifie qui vous donne le droit d'être habillés de votre peau de votre poil

apprenez à marcher et à rire

parce que ce serait trop bête

à la fin

que tant soient morts

et que vous viviez

sans rien faire de votre vie.

Visiter les camps d'Auschwitz et Birkenau c'est se rendre sur des lieux où les tréfonds de l'oppression et de la barbarie nazie ont été atteints en Europe. Le visiteur, selon sa sensibilité, éprouvera toutes sortes d'émotions : incrédulité, colère, consternation, abattement, haine, révolte, angoisse, peine... Il aura une idée plus précise sur l'oppression des nazis envers les prisonniers politiques et sur la Solution Finale : entreprise de destruction massive et à grande échelle d'individus juifs considérés comme étant des êtres inférieurs qu'il fallait éliminer. La cruauté humaine a-t-elle des limites ? Néanmoins, il éprouvera aussi des sentiments

Voyage contre l'oubli. Pour construire le futur, il ne faut pas oublier le passé

d'admiration et d'empathie en écoutant les récits sur la combativité des prisonniers et leur capacité à s'organiser et à recréer un réseau de résistance à l'intérieur même de ces camps. Dans les pires situations, ces hommes et femmes ont démontré qu'ils avaient réussi à rester combattifs. En tant qu'Antillais, j'ai été étonné de ne trouver aucune photo de gens de couleur dans les expositions. Pourtant, ils ont été des milliers à participer à cette guerre et à subir cette oppression raciste. Serge Bilé, journaliste, parle de ces "oubliés de l'histoire" dans son ouvrage "Noirs dans les camps nazis". Nous y découvrons des témoignages émouvants sur leur implication dans la résistance à l'intérieur des camps et leur comportement exemplaire. Nous y découvrons également comment l'Allemagne en 1904 a expérimenté les premiers camps d'extermination envers le peuple Herero en

Namibie. Un livre utile qui rappelle le lourd tribut payé par des populations d'Outre-Mer dans les luttes pour sauvegarder l'intégrité de la France et la démocratie.

L'Allemagne nazie a voulu soumettre le monde à sa domination selon une doctrine hégémonique et raciste. Une partie du peuple allemand a adhéré et participé à ce projet, fanatisé par Hitler qui n'a répandu que guerres, terreur, ruines, morts et deuils. Six ans après la déclaration de guerre, c'est un désastre pour l'Europe et pour le monde.

Le peuple allemand aurait-il adhéré à un tel projet s'il avait eu conscience des conséquences dramatiques que celui-ci engendrerait ? Pour construire ce qu'ils pensaient être le meilleur, fallait-il qu'ils imaginent le pire ?



Photos retrouvées dans les valises, Birkenau

Jean-Luc Filopon

Comment être à la hauteur de ce que ce voyage m'a transmis ?

proches - témoins de cette période qui m'a tant fait réfléchir, qui me fait tant réfléchir. J'en ai vu des expositions, j'en ai fait des colloques, des conférences, j'en ai vu des films, visité des musées... mais jamais je n'ai été confrontée aux lieux du crime, que dis-je : des crimes ! Ils sont si nombreux, si atroces, si inimaginables, qu'il est difficile d'en parler au singulier.

Tout ce que j'ai pu lire, tout ce que j'ai pu entendre, de mes proches, des belles rencontres lors des conférences, sonnent désormais comme réalité poignante. Du témoin passif, je passe au témoin actif : ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai ressenti, je me dois de les transmettre le plus largement possible. Un devoir, un besoin, une nécessité pour construire le futur pour lequel je milite, pour lequel de nombreuses camarades et nombreux camarades se sont battus, trop souvent au détriment de leur vie. Je suis convaincue que la mémoire, quelle qu'elle soit, est un outil indispensable à toute société qui se veut juste, libre et égalitaire. Je suis convaincue que la mémoire est la meilleure alliée contre les obscurantismes de tous bords, contre toutes les politiques xénophobes, racistes, discriminatoires ; pour que "tout ça" n'ait plus jamais lieu.

Tenter de poser les bons mots, les bons sentiments, tenter d'être le plus fidèle, sincère, à ce qui m'a été transmis est un exercice difficile. Lorsque les faits sont si atroces, si effrayants, il faut redoubler d'effort, de moyens pour transmettre le passé, transmettre ce que nous ont enseigné les témoins et ce que certains continuent encore à faire.

J'ai 26 ans. J'ai vécu et je continue à vivre entourée de personnes formidables, de résistant-es, de déporté-es - et de leurs



*Châlits où dormaient
les déportées, Birkenau*

Gwenn Herbin

Sans doute n'aurions-nous pas imaginé,

Qu'en cheminant avec Jean-Marie en randonnée
Nos échanges riches, documentés et animés
Jusqu'à Auschwitz, un jour, allaient nous mener.

Certes moins « impliqués » que les membres de l'association,
C'est néanmoins avec une certaine émotion,
Que nous les avons tous retrouvés à Roissy,
Prêts à partager à leurs côtés ces moments forts de la vie.

Au camp d'Auschwitz, dans un premier temps,
L'affluence de visiteurs nous a marqués brutalement
D'autant que certains ne semblaient pas avoir conscience
Des horreurs survenues en ces lieux ... souvent en silence !

Mais peu à peu notre guide émérite nous a happés,
Ne cachant rien des détails de la sordide réalité
Et secondée dans sa remarquable œuvre de mémoire
Par les récits poignants de Fernand qui avait su garder espoir.

Pourtant, comment croire encore en l'humanité
Face à ces images terrifiantes de corps décharnés
Et à l'écoute de ces brimades quotidiennes,
Des souffrances dues à la faim, au froid et à la haine.

Ces monceaux de valises, de chaussures, de cheveux ...
C'est un moment terrible ... on parvient à peine à réaliser
L'ampleur des atrocités et le si lourd passé de ces lieux
Et l'on ne peut supporter que d'aucuns se permettent d'en douter.

Les lectures et témoignages nous ont aussi troublés ...
Dans cette cour entre les blocks, l'émotion était palpable
Au pied de ce Mur de la Mort devant lequel combien sont tombés
Laissant leurs compagnons d'infortune dans une crainte insoutenable.

Notre impression fut différente et plus troublante à Birkenau,
Peut-être parce qu'en ce matin d'été, personne n'est là si tôt
Et que nous découvrons le mirador, les rails et les baraquements
Seuls sous un soleil déjà brûlant et opprésés par cet environnement.

Chacun des baraquements nous révèle de nouvelles exactions,
Comment pouvait-t-on survivre dans de telles conditions ?
Les commentaires de Fernand, toujours empreints de dignité,
Nous rappellent sans relâche que l'on ne peut oublier .

Nous parcourons bien des kilomètres dans ce camp,
Marche ponctuée par la lecture de textes émouvants,
Dont les mots nous poursuivent à chacun de nos pas,
Parmi les ruines où l'on pourrait entendre le glas.

Jamais nous ne pourrons effacer de notre esprit
Ce long retour, dans la chaleur, en direction de la sortie
En ne pensant qu'à Charlotte Delbo dans la plaine glacée
Et faisant abstraction de tout le reste ... pour marcher .

Car, contrairement à ces millions de déportés
Qui n'ont parcouru cette route que dans un seul sens
Nous avons la chance indicible de connaître la liberté
Sans pourtant vraiment en mesurer l'importance.

Nous garderons toujours dans notre mémoire et dans nos cœurs
Le souvenir de ce voyage rempli de chaleur humaine et de bonheur
Les moments douloureux au sein des camps sachant faire place
À de vrais échanges amicaux qui resteront vivaces.

Que de belles rencontres au fil de ces quelques jours,
De discussions sérieuses, d'instant de partage ou de plaisanteries
Qui, tout en laissant fuser les rires, nous réconcilient avec la vie
Et nous invitent à espérer en l'avenir ... pour toujours .

Catherine et Yvon Guillemin

Mon deuxième voyage

Auschwitz-Birkenau : deux noms qui résonnent dans l'histoire de notre famille. Petit-fils de Louis Dusselier 45517, j'ai très peu entendu parler de "l'histoire" de mon grand-père avant d'avoir moi-même des enfants en âge de s'intéresser à leurs



Cour-entre deux blocks, Birkenau

ascendants. Un couvercle avait été mis pour ne pas souffrir. Après un travail de recherche, mon père (qui venait de connaître l'association Mémoire Vive) a proposé à l'ensemble de ses enfants et petits-enfants de faire le voyage afin de connaître ce que ces deux noms signifiaient.

Ma première venue, il y a une dizaine d'années, au printemps, a été marquée par des images mises sur des mots : barbarie, souffrance, humiliation. La vue de ces montagnes de cheveux a très longtemps hanté mes pensées. Mais aussi comment un pré avec des fleurs avait pu être le terrain d'autant d'horreurs ? Était-ce possible ? Lors de cette deuxième venue, la lecture de témoignages m'a permis de mettre des mots, des images dans ce lieu baigné de soleil. Les discussions avec Fernand, les échanges autour des témoignages m'ont permis de percevoir ce que mon grand-père avait vécu.

**Michel Dusselier,
petit-fils de Louis Dusselier 45517**

Voyage à Auschwitz 03/07/15 - 06/07/15

Arrivés tôt le matin au camp d'Auschwitz I quelle surprise, un nombre impressionnant de groupes de visiteurs circulent : asiatiques, américains, européens et aussitôt je pense aux victimes des guerres actuelles et aux nettoyages ethniques qui continuent avec des armes vendues par la France, les USA et d'autres pays encore, ces visiteurs-là en ont-ils conscience ? Perturbée par le va-et-vient incessant de ceux-là je ne ressens pas la même émotion qu'au Struthof lorsqu'à 5 ans mes parents m'y avaient emmenée. Soudainement, comme une apparition au détour d'un couloir, là sur un mur la photo de Marcel... Marcel Bataillard, le copain de Papa arrêté en même temps que lui le 16 juillet 1941 à Creil ; je revois le carton, format carte postale, que les camarades de cellule des Cheminots de Creil avaient édité en 1947 à sa mémoire, carton conservé précieusement comportant deux photos : l'une prise avant l'arrestation intitulée 1939 parmi nous et l'autre méconnaissable intitulée juillet 1942 de celui qui était devenu matricule 45203.

À Birkenau le lendemain le contexte est différent, notre groupe est le seul à cette heure matinale et l'immensité du site en rase campagne donne le ton de la démesure des événements qui s'y sont passés. L'horreur s'ajoute à l'horreur. Le poème de Charlotte Delbo prend alors tout son sens : "Saviez-vous que la souffrance n'a pas de limite, l'horreur pas de frontières, le saviez-vous, vous qui savez".

Cela fait plus de quatre heures que notre guide nous raconte avec force et détails l'organisation nazie dans son entreprise d'extermination et aussi toute sa contradiction. J'aurai marché presque sept kilomètres, mais comment ne pas penser à chaque pas aux atrocités qu'ont enduré hommes, femmes et enfants ? J'ai presque honte d'être fatiguée, heureusement Fernand est là en binôme avec la guide sur les détails de la vie au camp ; son courage et sa bonne humeur sont contagieux.

Au lendemain de mon retour je suis allée voir mon père, il fallait que je lui parle de son copain, il n'en revenait pas d'apprendre qu'il y avait la photo de Marcel dans le couloir du block 6. Je crois qu'il était content de ça. "Tu as fait une photo ?" me dit-il ; "C'est bien !"

Nellie Rochex



Les multiples raisons de ma venue

Je suis féru de généalogie en amateur, et notamment celle qui me concerne directement. J'avais déjà fait beaucoup de recherches sur les origines du côté de mon père, il était temps que j'entame ces mêmes recherches du côté de ma mère, ce qui m'a amené à approfondir le peu de ce que je savais sur mon arrière-grand-père Charles Burton, né en 1890 à Bogny-sur-Meuse, dans les Ardennes françaises, puis à Bologne en Haute-Marne, mais aussi qu'il avait été déporté à Auschwitz en 1942, mais je n'en savais pas plus...

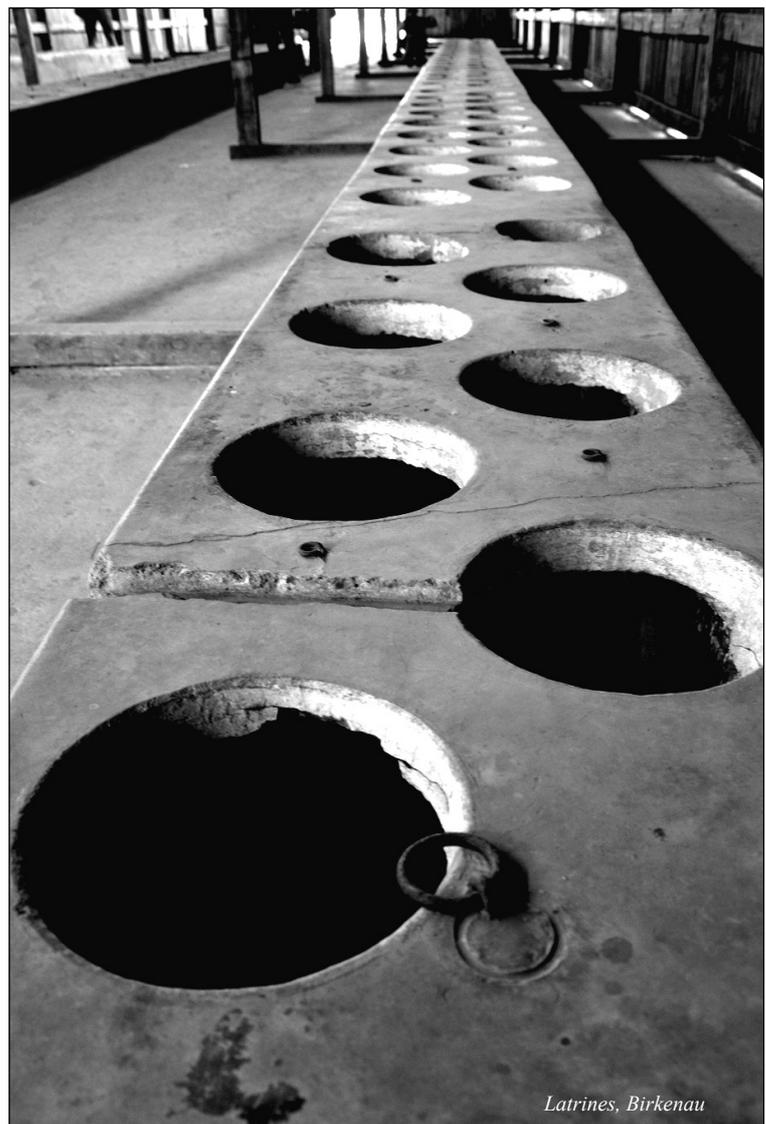
C'est lors d'une exposition à Chaumont (52) que ma mère a rencontré M. Jacky Fréchin (association fils de déportés où adhéraient mon grand-père) et Jean-Marie Dusselier, et que ma mère a pris connaissance de l'association Mémoire Vive, et du voyage en cours d'organisation. Entre mes recherches, l'opportunité rare d'aller visiter les camps de Pologne, ce qui n'était pas encore arrivé parmi les descendants de mon arrière-grand-père, pour le contexte historique et pour le contexte familial, je n'ai pour ainsi dire presque pas hésité avant de sauter le pas, et je ne le regrette pas !

Je m'étais un peu préparé au fait que les visites des camps seraient dures à vivre, et qu'à certains moments le malaise risquait d'être très, voire trop, fort. Je n'ai au final pas ressenti ce malaise avec la force attendue, le moment était bien trop important et les choses à voir trop nombreuses pour se laisser aller à trop d'émotion. Comme de nombreuses personnes, quelle impression cela donne au moment de réaliser la taille des camps... et de pénétrer pour la première fois dans Auschwitz I. Et l'on prend conscience progressivement, au fil des visites de blocks, des lectures de textes, des explications fournies par notre formidable guide- que Fernand Devaux, rescapé de cette horreur, complétait avec justesse et détail -, de l'ampleur de l'organisation méthodiquement mise en place pour rendre chose courante la torture, la douleur, la faim, la maladie, la mort en somme... Il serait difficile de résumer ou d'énumérer les points qui m'ont le plus marqués ; je pense toutefois que la description des appels au rassemblement, utilisé comme moyen d'épuisement des personnes, ou encore de la musique pour donner prétexte à toute sorte de torture. Étant moi-même un peu musicien, et ayant entendu que mon arrière-grand-père l'était aussi, j'ai fait un rapprochement probable avec ce qui a pu lui arriver en débarquant dans le camp.

Le lendemain, Birkenau, camp de travail et d'extermination ; image d'enfer avec ces rails pénétrant jusqu'au fond du camp : je retiens principalement de cette journée la description des conditions de vie épouvantables, en termes de privations, ou d'hygiène, que Fernand a pu approfondir au vu de son vécu dans le camp. Je retiens également l'abominable organisation

systematisée du traitement des populations juives : arrivée en train, dépouillement des effets qui partent au tri, chambres à gaz, passage au four des cadavres, et départ des trains en direction de l'Allemagne avec les richesses spoliées aux victimes. Je conseille à toute personne ayant des doutes quant aux événements qui se sont produits ici, de constater par eux-mêmes la vérité. Que le malheur qui s'est abattu sur les 45000 et les 31000 puisse servir et alerter les générations présentes et futures !

**Sébastien Buré,
arrière petit-fils de Charles Burton 45316**



C'était il y a 70 ans

C'était la deuxième fois que je participais au voyage avec Mémoire Vive, et lorsqu'on m'a proposé d'y aller j'ai accepté sans hésiter. Et puis avec le temps j'en suis venue à me demander pourquoi je voulais y retourner.

La première chose qui me semblait essentielle c'était de participer à transmettre une mémoire militante comme le fait Mémoire Vive. Il ne s'agissait alors plus seulement d'y retourner pour voir les lieux comme deux ans auparavant, mais d'accompagner.

Je voulais aussi retourner à la rencontre des autres participants, de divers horizons, pour échanger avec eux et apprendre d'eux. Chacun venant pour des raisons différentes, avec des histoires différentes, je ne peux que m'enrichir humainement à leur contact. Et puis visiter le camp d'Auschwitz-Birkenau étant si singulier, difficile et émouvant cela crée des liens particuliers.

Se confronter aux lieux de la déportation et de l'extermination est difficile, c'est vrai. Cependant en écrivant ces mots je ne peux m'empêcher de sentir une forme de culpabilité, puisque nous ne faisons que les visiter et c'est déjà dur.

Quelle légitimité puis-je avoir à dire cela ? Comment dire que le fait d'être confrontés à la "réalité", qu'on ne pourra jamais comprendre seulement imaginer, est pénible 70 ans après les faits ? Je pense que c'est ce qui m'a d'autant plus marquée lors de ce second voyage.

En effet, la première fois que j'y suis allée j'étais encore dans le cadre de mes études et de mon mémoire sur la transmission de la mémoire, je me suis donc cachée derrière cela d'une certaine manière. Mais, cette année je n'avais plus de filtre pendant les visites.

Alors cette fois, j'ai ressenti le besoin d'être seule pendant des moments, de ne pas suivre seulement les explications historiques bien que celles-ci soient essentielles à la compréhension de l'histoire.

Je dois reconnaître aussi que c'était une forme de pudeur parce qu'il me semblait inconcevable de montrer mon ressenti. Au-delà de la pudeur, mon retrait du groupe était pour moi comme une forme de respect envers tous ceux qui ont été déportés dans le camp car il me semblait que mes émotions n'avaient pas leur place par

rapport à leur vécu et à leur souffrance. Peut-être est-ce encore une question de légitimité : quelle place ont ma tristesse et ma colère puisque je suis simplement une jeune adulte qui se rend sur les lieux 70 ans après ?

Une autre interrogation s'est alors imposée à moi, "Comment transmettre dans les années à venir ?" Les connaissances historiques sont centrales, mais elles ne nous permettront pas d'appréhender dans sa totalité la réalité de ce qui s'est passé.

Pourtant c'est peut-être bien la nécessité d'en parler avec les autres qui a motivé ma participation à ce voyage. La volonté de transmettre cette fameuse mémoire militante, cette mémoire qui n'est pas juste de la commémoration, mais aussi un projet pour le futur. Une mémoire pour que ça ne se reproduise pas, une mémoire pour qu'on n'oublie pas même si la mémoire est souvent incomplète.

Se rendre sur les lieux est je crois très important pour prendre la mesure de l'immensité du système d'extermination et de déportation et pour pouvoir transmettre. C'était il y a 70 ans et je ne peux que faire preuve d'humilité quand je pense aux personnes qui ont été déportées. C'était il y a 70 ans, je ne peux pas raconter ce qu'ils ont vécu à leur place. C'était il y a 70 ans et je peux juste dire l'histoire.

Solveig Hennebert



Solveig Hennebert



Birkenau



Hilaire Castelli, Claudine et Yvette Ducastel et Paul Filippi

Le bégaiement de l'Histoire

En tant que petit-fils de déporté, j'ai été sollicité par M. Filippi de la chaîne FR3 Corse pour témoigner dans un film documentaire, des traces laissées par les résistants dont certains d'origine corse. On compte parmi ces derniers mon grand-père, Hilaire Castelli, 45 340, qui fut pris comme otage et envoyé en juillet 1942 dans le convoi des 45000. Pour cette raison, j'ai été invité à me rendre sur les sites des camps d'Auschwitz et de Birkenau. J'avais déjà eu l'occasion de visiter ces lieux il y a une quarantaine d'années et en hiver.

Ces quelques jours passés à marcher dans ces endroits chargés de l'une des pages les plus noires de l'histoire récente ont été une épreuve très bouleversante pour moi. Bien que n'ayant jamais connu directement mon grand-père - je suis né après son décès - l'imaginer passer la dernière partie de sa vie dans l'enfer que j'avais sous les yeux, a provoqué en moi un grand trouble.

Malgré la gentillesse et la sympathie de tous les membres de l'équipe de tournage, ces sentiments pénibles, ces émotions parfois difficilement contrôlables, se trouvaient ressuscitées par nécessité, lors de diverses interviews menées par Paul Filippi.

À vrai dire, je ne savais que peu de choses sur ce grand-père dont pourtant je porte les prénoms car la blessure familiale était recouverte d'un voile pudique de silence. L'un des moments les plus forts de ce séjour s'est déroulé pendant la visite du camp de Birkenau. À cette occasion, j'ai été convié par l'association Mémoire Vive à participer au dépôt de gerbe au monument commémorant les victimes des nazis. Nous étions trois, dont Madame Ducastel, veuve de Lucien Ducastel 45491, à porter ces fleurs. En approchant des plaques commémoratives correspondant aux différentes nationalités des victimes, j'ai été pris d'un malaise grandissant au fur et à mesure que nous nous rapprochions de la plaque en Français. Ce choix qui de prime abord peut sembler logique, m'est soudain apparu absurde et presque insultant : nous étions en train de faire un tri, de choisir les Français parmi l'ensemble des victimes, comme si les déportés n'avaient pas été assez sélectionnés pendant leur incarcération, et surtout comme si cet élément d'identification national était plus important que l'horreur commune de leur sort alors que désormais, ils sont tous réunis dans le même néant, dans la même poussière. En outre, les déportés n'avaient pas été amenés dans les camps du fait de leur nationalité, mais parce qu'ils étaient anti-nazis, socialistes, communistes, juifs, roms, tziganes, homosexuels, témoins de Jéhovah ou francs-maçons. Ils eurent tous à subir la même horreur. Cependant, certaines victimes ont longtemps encore été moins bien traitées que d'autres : c'est depuis 2001 seulement qu'une exposition permanente sur le génocide des Roms est ouverte dans le musée d'Auschwitz.

Cette année 2015 est celle du soixante dixième anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz, mais elle est également celle du vingtième anniversaire du massacre de Srebrenica. Lorsque je regardais l'étendue des baraques en ruine de Birkenau, le découpage des barbelés dans les champs, je voyais en superposition, la photo de ces corps décharnés, cadavériques mais encore vivants qui malgré la proximité illusoire des troupes néerlandaises, allaient bientôt être massacrés par des criminels serbes. Certes, l'ampleur de ce crime n'est pas comparable par le nombre de ses victimes à celui des camps de la mort, mais la haine des tueurs demeure aussi forte. Jamais je n'aurais pensé qu'un tel bégaiement de l'histoire fut possible après Auschwitz. L'actualité nous montre que rien n'est définitif : de manière quasi officielle, les Roms sont persécutés en Hongrie, maltraités dans d'autres pays d'Europe centrale et orientale. Les homosexuels sont l'objet d'insultes et d'appels à la haine sur les ondes des grands médias audiovisuels russes. La guerre de 1914-1918 devait être la « der des ders », et nous savons ce qu'il en est advenu. La seule consolation que j'éprouve, malgré la perte de ces êtres, pour eux et pour leurs familles, c'est qu'avant de tomber, ces personnes ont vécu, aimé, combattu, ont changé le monde. Certes, elles ne sont plus, pour beaucoup d'entre elles, mais ce n'est pas comme si elles n'avaient pas existé et ça, nul ne peut l'effacer.

**Hilaire Castelli,
petit-fils d'Hilaire Castelli 45340**

Il paraît que je n'ai pas le droit de travailler sur "ça", parce que trop jeune ou que le monde a bien avancé depuis, et qu'il faut oublier. J'ai choisi de ne pas oublier, de travailler à ce que l'oubli n'arrive pas. C'est pour cela que je travaille avec Mémoire Vive, et c'est pour que vous voyiez de vos propres yeux que je vous ai invitées à ce voyage. Pour diverses raisons, vous n'étiez pas avec nous, mais je sais que vous viendrez un jour. Là-bas.

Vous auriez vu comme moi, ces lieux que l'on connaît des livres et des films qui passent de noir et blanc à la couleur. Vous

Lettre à mes petites soeurs qui n'ont pas pu venir

Objets recrachés par la terre de Birkenau



vous souvenez ? Ce là-bas que Grand-père déclarait comme impossible. Ce que Germaine, notre arrière-grand-mère par adoption avait vécu : on l'imagine, on essaye de le concevoir parce qu'on l'entend peu dans la famille. Parce qu'il paraît que l'on sait. Vous disiez que vous ne saviez rien. Vous auriez vu à Auschwitz le block 10, le *Stehbunker*, vous auriez entendu imperceptiblement comme moi les cris d'il y a soixante-dix ans à travers les pas de chacun. Vous auriez vu Birkenau, l'immense prairie aux bouleaux, vous auriez voulu traverser avec moi, derrière les marais pour aller voir les objets que la terre recrache

lentement. Vous auriez voulu comme moi en toucher un, l'arracher à la terre. Mais vous n'auriez pas pu. Vous auriez mis une fleur avec moi au block 26, vous auriez caressé des yeux les lettres en grec et en hébreu sur le Monument International. Vous auriez chanté *La Marseillaise*, *Le Chant des Marais*, et les *Verfügbars* avec moi. Vous auriez vu les choses, vous auriez marché vers le Mexique sous la chaleur, les poteaux qui vont tomber, les barbelés décharnés et vous auriez vu les silhouettes courbées défilant devant vos yeux. Je me souviens d'une phrase de Pascal, qui une fois dans Auschwitz m'a dit " Je pourrai faire le trajet dans le camp les yeux fermés". J'ai fermé les yeux, pour ne pas voir les touristes, pour voir quel était mon propre trajet dans le camp, quels textes j'avais lus que je pourrais

retrouver ici et là. L'image qui me marquera le plus de ce voyage, c'est qu'au cours de la visite je suis allée me perdre dans le block polonais : j'ai vu des mannequins sur tige avec les costumes rayés et mes yeux ont fini par voir.

Le voyage à Auschwitz-Birkenau, c'est indescriptible, et j'ai du mal à l'écrire et le décrire, malgré des années de recherches. J'ai rencontré dans le groupe des visages avec chacun leur histoire, qui m'ont donné la force de continuer à me battre. J'aurais voulu que vous soyiez avec moi là-bas. Rencontrer mon autre famille, celle de la mémoire qui doit rester aussi vive que nos rires de gamines le sont.

**Catherine Kamaroudis,
arrière-petite-fille de Germaine Renaudin 31716**

***Robert, Jojo,
René,
Betty, David,
Lucien,
Marie Lou,
André,
René,
Hélène,
Marceau,
Lucie,
Georges,
Cécile,
Fernand,
Germaine,
Poupette,
Geneviève***

La réalisation d'un voyage, à Auschwitz-Birkenau est toujours un moment important de la vie de Mémoire Vive. Nous pensons en effet que rien ne peut remplacer le contact direct avec ce lieu pour prendre conscience de ce à quoi peuvent mener les mécanismes qui ont été développés par le nazisme avec la complicité de grandes démocraties européennes. C'est aussi, pour nous les organisateurs, membres du bureau de Mémoire Vive, un moment complexe où se mêlent un sentiment de responsabilité par rapport à un groupe qui nous fait confiance et que nous ne connaissons pas encore, une émotion très forte car on ne "s'habitue" jamais

à Auschwitz. Ce sont aussi des souvenirs pour ceux qui sont venus ici avec Robert, Jojo, René, Betty, David, Lucien, Marie Lou, André, René, Hélène, Marceau, Lucie, Georges, Cécile, Fernand, Germaine, Poupette, Geneviève. À l'un des voyages ce sont treize "45000 et 31000" qui étaient là pour se retrouver, transmettre, nous faire partager leur vécu de la déportation et le sens qu'ils y donnaient : ce que continue à faire inlassablement Fernand aujourd'hui. Et puis pour certains d'entre nous c'est tout à la fois un moment fort d'engagement collectif, d'attention aux autres et de retour sur son histoire personnelle, familiale.



C'est apparu comme une évidence...

Cette année, pour la première fois, nous avons collectivement décidé de remplacer les discours au camp des femmes, dans la cour du block 11 et au monument de Birkenau par des témoignages de déportés. Nous n'étions pas certains de la pertinence de notre choix.

N'en faisons-nous pas trop ?

N'étions-nous pas en train de "théâtraliser" la visite du camp ?

N'était-ce pas trop long ?

Dans quels lieux allions nous lire ces textes ?

Et puis au fil du parcours, la complémentarité entre les apports de Dorothée, les interventions de Fernand et les témoignages a pris toute sa force et est apparue comme une évidence.

Paroles de...

Génia Oboeuf, 42576 déportée dans un convoi de juifs en 1943

*Elle a été en contact avec un 45000,
Aimé Oboeuf
qui lui a appris la mort de son frère.
Ils se sont retrouvés et mariés au retour.*

Lorsque nous sommes arrivées à Auschwitz, à la descente du train, il y avait un médecin qui se trouvait là et qui a dit qu'il avait besoin de 100 jeunes femmes. J'avais alors 19 ans, ma mère 36. Nous avons été triées, le médecin Mengele était là, il a demandé notre âge, a regardé les plus jeunes



*Emmanuelle Allaire
et Josette Marti*

Avant d'arriver au Block, on nous a emmenées à la douche : on s'est déshabillées complètement, on a quitté les alliances, les bijoux, absolument tout ! On nous a rasées avec une tondeuse... Les réactions ont été curieuses : j'avais de longs cheveux noirs très frisés et quand ma mère m'a vue tondue, elle a sangloté et mes copines qui étaient avec moi dans le wagon se sont mises à rire. Étant jeunes, on ne se rendait même pas compte du tragique de la situation ! Et en voyant pleurer ma mère, je lui disais que mes cheveux allaient repousser ; ça me semblait tout à fait insignifiant ! On nous a fait rentrer directement dans ce Block 10 : le Block était complètement obturé aux fenêtres par des planches et là, on nous a donné à chacune un châlit et nous avons attendu ; il y avait déjà quelques femmes avant nous c'était des Slovaques : c'étaient les premières arrivées au Camp d'Auschwitz, elles avaient les numéros 1, 2, 3, 4 et 5. Quand nous sommes rentrées dans le block, chaque médecin est venu prendre sa quantité de femmes dont il avait besoin pour ses expériences. Alors nous avons passé une première visite gynécologique. Il y avait plusieurs professeurs, ils prenaient chacun les femmes bien distinctes, on savait qu'une telle était cobaye du professeur Schumann, une du professeur Globerg... Ma mère et d'autres femmes se sont absolument opposées à ce qu'on les examine et qu'on leur fasse quoi que ce soit : ma mère a dit : « Je peux mourir mais je ne veux pas qu'on me touche » - Je lui ai dit : « tu vois bien c'est une question de résistance, Stalingrad a déjà eu lieu, il va y avoir un tournant, il faut essayer de résister - Elle m'a répondu non, je ne veux pas ». Et il y a eu une cinquantaine de femmes dans mon transport qui avaient été triées et qui n'ont pas voulu. Du jour au lendemain, on les a menées à pied jusqu'à Birkenau et là, à Birkenau, on les a directement envoyées au block 25. On a su après qu'elles avaient été gazées deux ou trois jours après !

Dans ce block 10, il y avait un renouvellement continu de cobayes selon les transports, selon les arrivées, selon les besoins des médecins. Ces expériences portaient sur la stérilisation. Le professeur Schumann, faisait des expériences sur une stérilisation par émission de rayons : il nous a donc emmenées dans une baraque à Birkenau où il avait monté son installation de radio. Vous étiez mises entre deux blocs et il y avait une radiation très courte sur le bas-ventre et dans le dos. Aussi, comme nous sommes passées une centaine, les premières ont eu une radiation très, très courte, les autres, une radiation un peu plus longue et ainsi de suite. Moi, j'ai eu une chance inespérée -je crois que chaque survivant a eu à un moment donné dans sa vie une chance inespérée- de passer dans les toutes premières et j'ai eu une radiation infime : pendant très longtemps, j'ai eu un carré de brûlure très distinct sur la peau devant et dans le dos mais,

et les cent premières, nous avons été mises de côté et avons été conduites à pied dès la descente du train jusqu'au block 10, à côté du block 11.

apparemment, les ovaires n'ont pas été touchés puisque j'ai eu des enfants !

Par contre, des jeunes Grecques de 15/16 ans qui sont passées à la fin ont subi des opérations et ont été carrément "ouvertes" pour voir les effets de la progression de ces radiations. Ces jeunes filles se sont donc retrouvées avec un ventre ouvert, avec une opération et en guise de pansements pour "refermer" -puisqu'il n'y avait rien d'autre- c'était avec un genre de papier hygiénique-crêpon avec du collargol qui servait à tout ! Inutile de vous parler de la mortalité de ces jeunes gamines de 15/16 ans !

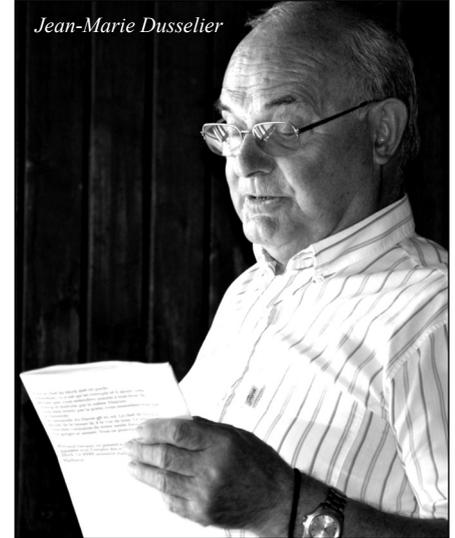
Il y avait la cour à côté du block 11 où les exécutions avaient lieu en masse : nos fenêtres étaient complètement barrées et obturées par des planches ; mais les planches ont des nœuds ! Avec le climat silésien, très chaud l'été et très très froid l'hiver, le bois joue ! Et quand il y avait une exécution, mes amies et moi, avec une épingle, nous enlevions le nœud, on se relayait en faisant attention que personne n'entre dans la chambre car les chambres étaient en haut ! On avait enlevé une planche tout à fait dans le fond du block parce que vous vous rendez compte si on nous avait surpris à regarder les exécutions et les massacres ! C'était un tir régulier, ce n'était pas un mitrailleur, c'était le coup de grâce systématique, très lent, très, très lent et nous voyions ces morceaux de cadavres aussitôt après ! C'était émouvant parce qu'il y en a qui criaient : "Vive Staline !" , d'autres : "Vive l'Union soviétique !" , d'autres : "Vive la Pologne !" selon les exécutions... C'étaient des gens qui étaient amenés parce que le dossier de chaque Résistant qui arrivait à Auschwitz "l'accompagnait" !

Le Docteur Adélaïde Hautval, 31 802 envoyée au block 10, pour assister le docteur Röder refuse de lui apporter son concours lors d'une opération. Elle devait mourir pour un tel acte. Elle n'a pu survivre que grâce à la solidarité d'une camarade qui, au *Revier*, l'a échangée avec un cadavre, la faisant ainsi passer pour morte.

**Texte lu par
Emmanuelle Allaire et Josette Marti**

René Besse 45240

Après l'appel, le chef de bloc vous prend en main. Alors que tapis dans vos niches, vous mangez votre toute première ration de pain. Un camarade du Havre, conseiller municipal, laisse tomber un peu de paille de sa couchette (...) Il est dans une case en face de la tienne. Le chef de block l'appelle et le fait descendre de sa niche. Il exige que vous regardiez tous la scène allongés sur vos paillasses. Le chef déclare à la cantonade en faisant traduire par un Alsacien : je vais vous montrer comment on tue un homme ; ça vous servira d'exemple. Il lui ordonne de se mettre à genoux et de poser la tête sur un tabouret, les mains dans le dos. Comble de sadisme, il exige que le prisonnier chante. Tu n'entends rien, ni les paroles de la chanson ; tes sens sont comme anesthésiés. Le chef de block lève très haut un gros gourdin et lui fracasse la nuque. Votre camarade meurt en poussant un cri de bête. Vous voyez le crâne de votre camarade s'ouvrir par derrière. Plusieurs poussent un cri en même temps que lui. Puis le chef de block met en garde : Attention, ce n'est qu'un exemple et il ajoute cette phrase que vous entendrez ensuite à tout bout de champ et traduite par le même Alsacien : Vous êtes entrés par la porte, vous ressortirez tous par la cheminée.



Fernand Devaux, a assisté à une scène quasi similaire avec l'emploi des mêmes mots, dans un autre block, le 45000 assassiné était le jeune Clément Matheron 45859

Le camarade du Havre gît au sol. Le chef de block a décidé de le laisser là, à la vue de tous. Le silence règne. Vous êtes contraints de rester terrés dans vos niches. Vos gorges se serrent. Vous ne pouvez plus parler.

**Texte lu par
Jean-Marie Dusselier**



*René Besse 45240
et Lucien Ducastel 45491*

Germaine Pican 31679

À l'aube, les portes se sont ouvertes et ce furent des vociférations, des chiens qui hurlent, des gardiens qui crient, un bruit épouvantable qui nous faisait ouvrir les yeux et les oreilles : on n'en revenait pas ! Alors, ils ont vidé le train, jetant à terre toutes celles qui n'avaient pas retrouvé toutes leurs affaires qui étaient encore dans le train, qui n'avaient pas eu le temps de boucler leur valise. Ils jetaient tout ce monde par terre ! Et, pas



Germaine Pican 31679

de sélection pour nous ! Ils ont estimé que nous devions aller dans le camp, ensemble ! Sur notre chemin, nous avons rencontré un kommando de travail, des Juives, mal habillées, en haillons, avec des chaussures mal assujetties aux pieds, mal attachées, chaussures qu'elles avaient la crainte de perdre dans la neige ! Car il faut vous dire que, si l'on perdait ses chaussures, c'était fini,

on était assurée de mourir ! Elles étaient attentives et puis si lasses, si malheureuses, toutes voûtées, le visage violacé, des plaies aux jambes ! C'était quelque chose de pitoyable ! Et ça nous a donné l'idée de ce que nous pouvions devenir, nous-mêmes, demain ! Mais il fallait continuer, il fallait regagner le camp ! Alors, nous nous sommes rassemblées avec une volonté de passer fièrement devant les Allemands ! Devant les deux

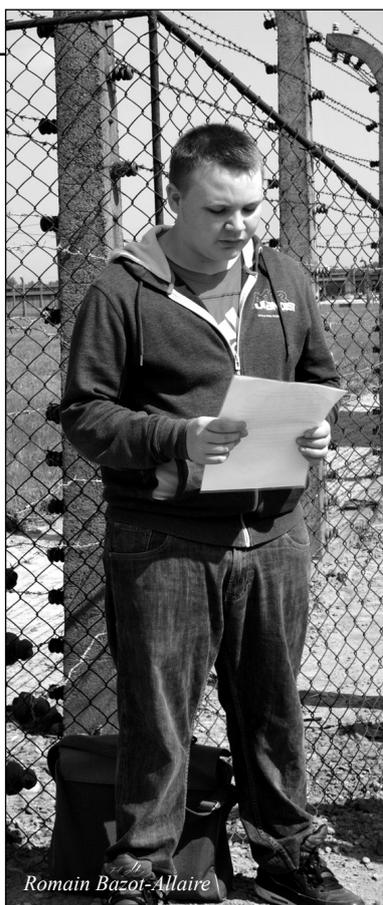
rangées d'Allemands et de Kapos. Et à ce moment on a entonné une *Marseillaise* formidable, et nous l'avons reprise à pleins poumons ! Ah, c'était quelque chose d'extraordinaire dans le camp ! On en parlera longtemps de cette *Marseillaise* ! Ca a suscité un espoir réel chez toutes les déportées qui attendaient, là, avant de partir pour le travail. Oui, on en a parlé parce que ça représentait la France ! La France au passé si généreux.

qui avait réussi à s'affranchir de l'esclavage et puis qui allait vers un avenir heureux ! On le supposait ! Devant les soldats, les S.S. qui nous attendaient, nous sommes passées très fières ! Ils n'ont pas réagi, eux-mêmes sidérés d'une audace pareille ! Oui, nous étions fières ! Notre entrée a donc été remarquée. C'était bien la marque d'une décision de ne pas fléchir !



Dany Allaire

Texte lu par Dany Allaire



Romain Bazot-Allaire

Margita Schwalbová, médecin tchèque déportée

Un matin, à l'entrée du camp, paraissent trois cents nouvelles venues. De quel pays arrivaient-elles ? Nous guettons attentivement. Soudain, notre respiration s'arrête, nos poings se serrent, nos yeux brillent : puissamment, au milieu de notre camp de mort s'élève *La Marseillaise*. "Allons enfants de la Patrie..." La main de ma voisine me serre la main. ; nos lèvres tremblent : "Contre nous de la tyrannie..." Doucement, nos sangs se réveillent. Nous voulons mieux voir, mieux entendre, nous ouvrons nos fenêtres. "Aux armes citoyens...". Pour la première fois depuis longtemps, nous respirons profondément, avec un goût de liberté.

Texte lu par Romain Bazot-Allaire

Marie-Claude Vaillant-Couturier 31685

au procès de Nuremberg



Marie-Claude Vaillant-Couturier 31685

Un jour, une de nos compagnes, Annette Épaul, une belle jeune femme de trente ans, passant devant le bloc 25 eut pitié de ces femmes qui criaient du matin au soir, dans toutes les langues : "À boire, à boire, à boire, de l'eau". Elle est rentrée dans notre bloc chercher un peu de tisane, mais au moment où elle la passait par le grillage de la fenêtre, la *Aufseherin* l'a vue, l'a prise par le collet et l'a jetée au bloc 25.

Toute ma vie, je me souviendrai d'Annette Épaul. Deux jours après, montée sur le camion qui se dirigeait à la chambre à gaz, elle tenait contre elle une autre Française, la vieille Line Porcher, et au moment où le camion s'est ébranlé, elle nous a crié



Yves Jégouzo

" Pensez à mon petit garçon, si vous rentrez en France". Puis elles se sont mises à chanter *La Marseillaise*. Dans le bloc 25, dans la cour, on voyait les rats, gros comme des chats, courir et ronger les cadavres et même s'attaquer aux mourantes, qui n'avaient plus la force de s'en débarrasser.

Texte lu par Yves Jégouzo

Charlotte Delbo 31661

extrait du "Le convoi du 24 janvier"

Après l'appel du matin qui avait duré comme tous les jours de 4 heures à 8 heures, les SS ont fait sortir en colonnes toutes les détenues, 10 000 femmes, déjà transies par l'immobilité de l'appel. Il faisait -18°. Un thermomètre, à l'entrée du camp, permettait de lire la température au passage. Rangées en carrés dans un champ situé de l'autre côté de la route face à l'entrée du camp, les femmes sont restées debout immobiles jusqu'à la tombée du

jusqu'au bout du camp. Engourdis par le froid, titubantes de fatigue, il fallait courir sous les coups. Celles qui ne couraient pas assez vite, qui trébuchaient, qui tombaient, étaient tirées hors du rang, saisies au col par la poignée recourbée d'une canne, jetée de côté. Quand la course a été finie, c'est-à-dire quand toutes les détenues sont rentrées dans les blocks, celles qui avaient été tirées de côté ont été emmenées au block 25.



Nellie Rochex

jour, sans recevoir ni boisson ni nourriture. Les SS postés derrière des mitrailleuses gardaient les bords du champ. Des femmes tombaient dans la neige et mouraient. Les autres qui tapaient des pieds se frottaient réciproquement le dos, battaient des bras pour ne pas geler, regardaient passer les camions chargés de cadavres et de vivantes qui sortaient du camp, où l'on vidait le block 25 pour porter leur chargement au crématoire. Vers 5 heures du soir, coup de sifflet. Ordre de rentrer. Les rangs se sont réformés sur cinq. "En arrivant à la porte, il faudra courir."

L'ordre se transmettait des premiers rangs. Oui, il fallait courir. De chaque côté de la *Lagerstrasse*, en haie serrée, se tenaient tous les SS mâles et femelles, toutes les kapos, toutes les *polizeis*, tout ce qui portait brassard de grade. Armés de bâtons, de lanières, de cannes, de ceinturons, ils battaient toutes les femmes au passage. Il fallait courir

Quatorze des nôtres ont été prises ce jour-là(...). La course, c'est ainsi que nous avons appelé cette journée, a eu lieu le 10 février 1943, deux semaines exactement après notre arrivée à Birkenau. On dit que c'était pour nous faire expier Stalingrad.

Texte lu par Nellie Rochex

Madeleine Dissoubray 31660



Quand on est arrivé à Auschwitz, je ne sais pas, moi ce que je garde d'Auschwitz, c'est... l'horreur de la découverte. C'était le moment où les commandos partaient au travail. Je sais que j'ai vu passer des commandos avec des femmes qui avaient l'air tellement abattues... et puis, c'était cette odeur... nauséabonde... On n'arrive pas à le raconter, parce que on n'ose pas dire des mots. Et puis on a honte de... la saleté, de la déchéance physique que pouvaient apporter les maladies. On a honte de raconter cela. On ne peut pas le dire. Moi, je ne sais pas, je n'ai jamais réussi à le raconter. Je n'ai jamais réussi à raconter ce que j'ai vu et ce qui m'a frappée en entrant à Auschwitz. Je ne peux pas. Encore là, j'essayais

de le dire et je m'arrête, je ne peux plus. Je sais que j'ai été horriblement choquée.

Et puis, on a chanté *La Marseillaise*. Quand j'ai entendu *La Marseillaise*, je me suis dit, il y en a qui sont dingues quand même. Chanter *La Marseillaise* dans un truc pareil ?

Qui va l'entendre et la comprendre ? Et puis tout ce que l'on risque, c'est qu'on en tue quelques-unes, enfin qu'on nous tue pour ça. Et puis bon je l'ai chantée aussi parce que je me suis dit, du moment qu'on la chante, faut la chanter.

Puis finalement, je me dit que c'était bien.



Texte lu par Josette Marti

Charlotte Delbo 31661, poème extrait du livre "Aucun de nous ne reviendra"

Ô vous qui savez
saviez-vous que la faim fait briller les yeux
que la soif les ternit
Ô vous qui savez
saviez-vous qu'on peut voir sa mère morte
et rester sans larmes
Ô vous qui savez
saviez-vous que le matin on veut mourir
que le soir on a peur
Ô vous qui savez
saviez-vous qu'un jour est plus qu'une année
une minute plus qu'une vie
Ô vous qui savez
saviez-vous que les jambes sont plus vulnérables que les os
Le cœur plus solide que l'acier
Saviez-vous que les pierres du chemin ne
pleurent pas
qu'il n'y a qu'un mot pour l'épouvante
qu'un mot pour l'angoisse
Saviez-vous que la souffrance n'a pas de limite
l'horreur pas de frontière
Le saviez-vous
vous qui savez.

Texte lu par Catherine Kamaroudis



Henri Marti 45842

À Birkenau j'appartenais au kommando "installateurs" et je faisais équipe avec Clément Coudert de Nancy et Cyrille Chaumette de Saint-Omer, lequel est mort là-bas. Un jour, notre travail nous a conduits aux chambres à gaz alors en plein fonctionnement, un lieu où les détenus du camp ne pénétraient jamais.

Sur place, nous avons rencontré un déporté parisien, Georges Bermann, du douzième arrondissement qui, au *Sonderkommando*, travaillait à l'évacuation des cadavres à la sortie des chambres à gaz. Il fut heureux de nous voir et de pouvoir s'entretenir un peu avec nous, car il vivait ici en reclus, sans contact avec le camp.

Je dois ici rapporter le point le plus important de notre conversation. Georges Bermann parlait et je n'oublierai jamais ses paroles dites très calmement : "Aucun de ceux qui sont ici ne sortira vivant et je sais que mes jours sont comptés, je ne reverrai jamais Paris. Mais vous qui êtes des "politiques",

vous avez des chances de vous en sortir, en tout cas plus que nous qui n'en avons aucune. Alors je voudrais que vous ayez le cœur assez bien accroché pour regarder ce que je vais vous montrer. Plus tard, vous direz ce que vous avez vu. Il faut que le monde sache. Ouvrez bien vos yeux et regardez.

Alors, il nous conduisit à quelques pas de là, au moment précis où les deux portes des chambres à gaz s'ouvraient. Le gaz Zyklon B venait de faire son œuvre. Le spectacle, que nous avons supporté quelques instants à peine, était insoutenable, comme l'odeur qui régnait dans les locaux. Les cadavres nus de femmes, d'enfants, d'hommes encore chauds, flasques, glissaient de l'amoncellement consécutif, après l'effet du gaz, à l'entassement lors de l'entrée des vivants dans la chambre exigüe. Je dois dire que si j'ai le courage de relater cela de vive voix, et ce n'est pas la première fois que je m'y contrains, je n'ai jamais eu la force de l'écrire, de le décrire comme je viens de le faire.

Georges Bermann, comme il l'avait prévu, y est resté. Je pense à lui, souvent et à sa recommandation.



Henri Marti 45842



Fours crématoires,
Auschwitz

Clément Coudert 45402

On travaillait près du camp des Tziganes. Un soir (la date je ne m'en rappelle plus) nous les avons quittés. Le lendemain, le camp était vide. Ils avaient été gazés dans la nuit.

René Maquenhen 45826

L'extermination des juifs hongrois s'effectua dans des conditions dont l'horreur ébranla jusqu'aux déportés les plus aguerris. Pendant la période d'extermination, la chambre à gaz n'était plus assez grande pour ces arrivages abondants. Ils eurent le sadisme de mettre de côté les enfants de moins de 10 ans et, à l'aide de chiens, de les mener directement à la fosse. Les derniers, pour ne pas être mordus, poussèrent ceux qui se trouvaient devant et tombèrent dans la fosse en flammes. Les derniers, restés cloués à terre plutôt que d'aller dans les flammes, étaient empoignés par les SS qui les jetaient dedans malgré leurs cris, et cela tout vivants.

Roger Abada 45157

Les 45000 s'organisent pour venir en aide aux 31 000 et cherchent par quel moyen les contacter au camp des femmes, en principe inaccessible aux hommes : il fallait pour cela -explique Roger Abada- intégrer un de nos hommes dans un kommando de jardinage qui travaillait dans les parages. L'organisation joua. Ce fut notre camarade Garnier qui devint pour la circonstance jardinier et établit la liaison entre nous et nos compatriotes.

Textes lus par Patrick Roze,
Michel, Laurent et Daniel Dusselier



Patrick Roze, Michel, Laurent et Daniel Dusselier

Charlotte Delbo 31661, Le convoi du 24 janvier

Les marais. La plaine couverte de marais. Les marais à l'infini. La plaine glacée à l'infini. Nous ne sommes attentives qu'à nos pieds. De marcher en rangs crée une sorte d'obsession. On regarde toujours les pieds qui vont devant soi. Vous avez ces pieds qui avancent, pesamment, avancent

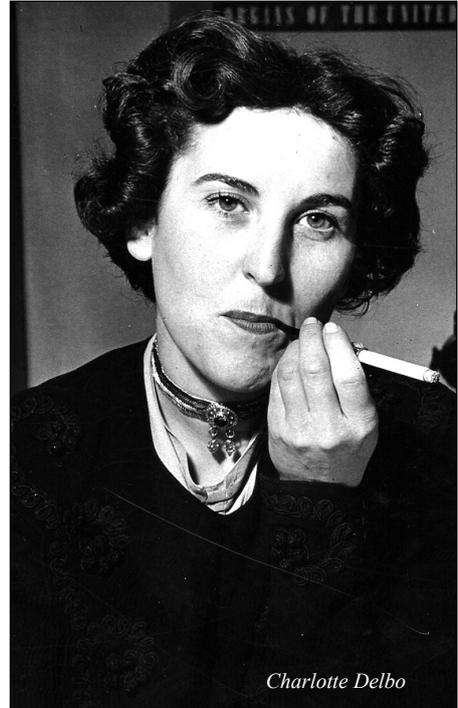
Marie-Elisa Cohen 31687



Eugène Garnier, entre autres tâches, avait été chargé de faire la liaison entre l'organisation internationale et les deux kommandos de femmes de Raïsko, kommando de jardinage et d'études du Koksaghyz, variété de pissenlit contenant du caoutchouc. Je le vois encore le matin à l'arrivée de son kommando qui venait tous les jours aux serres. Pendant que le kapo des hommes faisait l'appel avant le travail, nous regardions à la

dérobée par une fenêtre du laboratoire : Eugène se mettait toujours dans la rangée de devant et d'un clin d'œil, il nous faisait comprendre qu'il avait "quelque chose" pour nous. Ce quelque chose, il l'apportait pour nous au péril de sa vie : Eugène ne se contentait pas de nous transmettre les consignes de l'organisation internationale quand l'une de nous réussissait à le rencontrer furtivement, ni de discuter avec lucidité de la situation politique, mais il se considérait comme responsable de chacune de nous, de notre santé, de notre moral. Chaque jour c'était lui qui nous apportait le *Völkischer Beobachter* qu'il était interdit de faire entrer dans le camp des femmes : la lecture du communiqué, dans la teneur était diffusée dans les deux kommandos, était le meilleur des toniques : nous voyions sous le verbiage stratégique, reculer les troupes d'Hitler sur le front de l'Est.

Texte lu par Daniel Dusselier

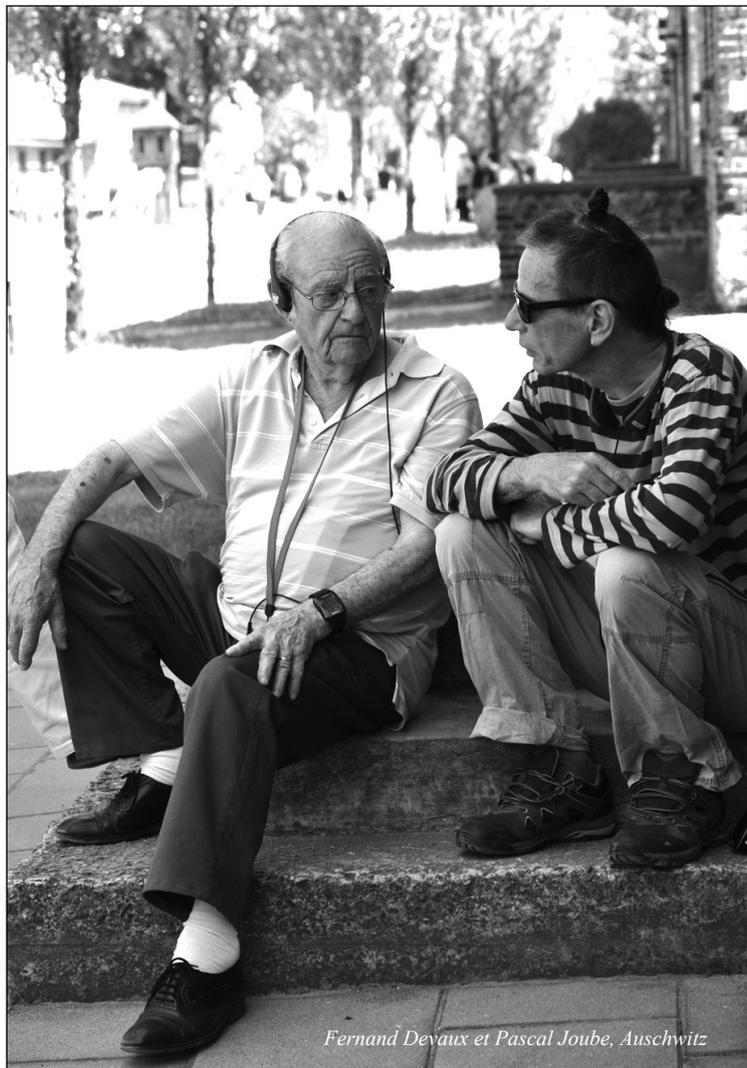


Charlotte Delbo

devant vous, ces pieds que vous évitez et que vous ne rattrapez jamais, ces pieds qui précèdent toujours les vôtres, toujours, même la nuit dans un cauchemar de piétinement, ces pieds qui vous fascinent à tel point que vous ne les verriez encore, si vous étiez au premier rang, ces pieds nus parce qu'on lui a volé ses chaussures, ces pieds nus qui vont dans le verglas ou la boue, ces pieds nus, nus dans la neige, ces pieds torturés que vous voudriez ne plus voir, ces pieds pitoyables que vous craignez de heurter, vous tourmentent jusqu'au malaise. Parfois, un sabot quitte un pied, échoue devant vous, vous gêne comme une mouche en été. Vous n'arrêtez pas pour ce sabot que l'autre se baisse pour ramasser. Il faut marcher. Vous marchez. Et vous dépassez la traînarde, qui est rejetée hors du rang sur le bas-côté de la route, qui court pour rattraper sa place et ne distingue plus ses compagnes, maintenant engloutie dans le flot des autres, et du regard cherche leurs pieds, car elle sait les identifier aux godasses. Vous marchez. Vous marchez dans la plaine couverte de marais. Les marais jusqu'à l'horizon. Dans la plaine sans bord, la plaine glacée. Vous marchez.

Texte lu par Catherine Kamaroudis

***Promis Fernand,
nous resterons
vigilants...***



Fernand Devaux et Pascal Joube, Auschwitz

Nous n'imaginions pas construire ce bulletin sans parler de Fernand Devaux, sans dire combien nous étions heureux de l'avoir avec nous pour ce voyage, de l'avoir aussi chaque mois avec nous aux réunions et aux commémorations. Même si c'est un pépé pour certains, pour nous c'est un camarade brillant de bavardage et épatant : Il partage avec nous le verre de l'amitié, sans oublier de nous réprimander quand on n'est pas sérieux. C'est notre rock star qui refuse de monter dans la voiturette à Birkenau, qui inlassablement parle des camps et de ses camarades pour étancher notre soif de connaissance, qui se déplace à l'autre bout de la France pour parler devant les jeunes et les moins jeunes. Nous sommes fiers de toi Fernand, merci pour tout ce que tu fais, pour tout ce que tu nous transmets. Ta présence à ce voyage nous oblige à penser à ce que toi et tes camarades ont vécu dans les camps, et à tous ceux qui n'en sont pas revenus. Merci infiniment d'être inlassablement ce camarade qui rappelle sans cesse les faits, qui nous fait prendre conscience de la cruauté et de l'horrible politique idéologique des nazis et qui nous appelle à être sans cesse vigilants pour l'avenir. Comme le dit Nellie Rochex, une des participantes de ce voyage : "Ton courage et ta bonne humeur seront toujours contagieux !"

**Catherine Kamaroudis
et Romain Bazot-Allaire**



Fernand Devaux et Claudine Ducastel, Auschwitz

Merci pour ce partage !

Nous avons reçus énormément de remerciements dans les textes des participants, nous souhaitons les partager avec vous, participants au voyage et amis de Mémoire Vive.

« Merci mille fois encore à l'association Mémoire Vive qui m'a confortée dans l'importance de lutter pour un devoir de mémoire sans failles, sans réécritures, sans filtres. Merci de m'avoir permis de faire un tel voyage, que je sais gravé à jamais dans ma mémoire »

Gwenn Herbin

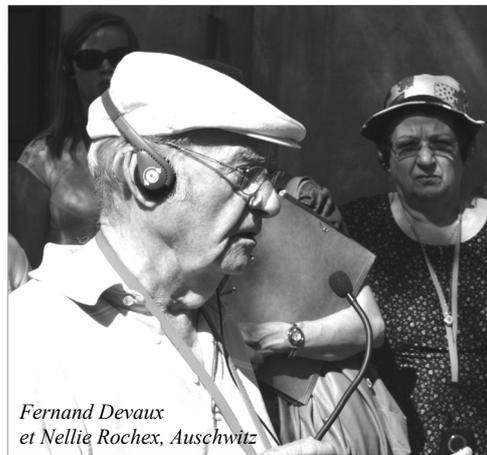
« Je dois revenir sur ces nouveaux visages qui, en trois jours semblent vous appartenir depuis toujours. On n'imagine pas qu'ils puissent être absents de votre

prochain voyage. Ils vous ont dit leur raison d'être ici ou l'ont fait deviner et vous savez qu'ils sont des vôtres même s'ils restent secrets. Et puis, un mot encore, sur les jeunes dévoués qui s'émeuvent de nous deviner stressés, au bord du malaise, ils sont les petits-enfants que j'espère amener un jour au voyage de mémoire, la suite de ma longue quête d'identité vraie ».

Raymond Elet



Audrey Basséguy, Birkenau



Fernand Devaux
et Nellie Rochex, Auschwitz

des pauses au cours de ce voyage, ces moments de détente sont indispensables pour nous permettre d'échanger et de partager nos émotions, nos convictions...

Nous remercions, à notre tour les participants à ce voyage pour leur implication, nous espérons vous revoir bientôt lors d'événements de notre association. Pour que la mémoire de nos convois des 31000 et des 45000 reste vive, encore et toujours.

Mémoire Vive des Convois des "45000" et "31000" d'Auschwitz-Birkenau Bulletin d'adhésion - cotisation 2015

À adresser à : Mémoire Vive - Josette MARTI - 10, square Etienne Martin - 77680 ROISSY EN BRIE

NOM : Prénom :

Date de naissance : Profession :

Lien avec un 45000 ou une 31000 (indiquer le nom et le lien de parenté) :

Adresse :

Code postal : Ville :

Téléphone : Portable : E-mail :

Ci-joint un chèque de euros libellé à l'ordre de Association Mémoire Vive des 45000 et 31000

L'adhésion minimum est fixée à 25 euros et donne droit à l'abonnement au bulletin.

Toute somme supérieure à 25 € fera l'objet d'une attestation de don à fournir avec votre déclaration d'impôt et donnant droit à une réduction de 66 % du montant de votre versement.

Contact et commande de publications : Yvette Ducastel ☎ : 01 47 25 02 72 mail : yvette.ducastel@orange.fr

Contact exposition : Jean-Marie Dusselier ☎ : 01 34 89 47 46 mail : jmdusselier@orange.fr

Trésorière : Josette Marti ☎ : 06 61 17 86 69 mail : jo.marti@free.fr

Site internet : <http://www.memoirevive.org/>



www.defense.gouv.fr/memoire
www.defense.gouv.fr/educadef
www.cheminsdememoire.gouv.fr
www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr